Document généré le 18 avr. 2024 19:15

Jeu
Revue de théâtre

« La couleur chante un pays »

Adrien Gruslin

Numéro 22 (1), 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29234ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gruslin, A. (1982). Compte rendu de [« La couleur chante un pays »]. *Jeu*, (22), 145–146.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« la couleur chante un pays »

ou l'histoire de la peinture québécoise

Texte de Diane Bouchard, Suzanne Lebeau, Raymond Plante et Michèle Poirier, Théâtre de l'Avant-Pays, collection « Jeunes Publics », Montréal, Québec/Amérique, 1981, 192 p., ill.

Choisir de raconter l'histoire de la peinture québécoise à l'aide des marionnettes n'a rien d'une sinécure. Il fallait trouver un lien permettant d'assurer la revue diachronique des faits et des créations. On a beau s'engager dans la voie du théâtre didactique, il importe de proposer la communication théâtrale la plus vivante possible. Malgré un certain statisme, en partie imputable à la forme elle-même (les marionnettes), l'expérience s'est avérée on ne peut plus réussie.

Diane Bouchard, qui a eu l'idée originale de la pièce, a choisi de situer l'action entre les heures de fermeture et d'ouverture du musée, lorsque le public est exclu et au moment où, dans la pénombre des formes et couleurs, les images bougent. Trois personnages-marionnettes fixes (la Conservatrice, le Restaurateur et le Gardien de nuit, un monsieur Toulmonde, ma foi!, fort sensible à l'art pictural) assurent le relais de l'histoire. Défilent, en six tableaux précédés d'un prologue et coiffés d'un épilogue, une quinzaine de personnages clés de la peinture du Québec, artistes et héros de leurs toiles, tantôt inconnus célèbres, tantôt imaginaires. C'est un voyage dans l'espace pictural d'ici:

> « Suivons la peinture d'ici, cell'd'hier, d'aujourd'hui
> Pour voir où s'en va la vie, au pays de demain ». (p. 156)

Le projet était ambitieux, sa réalisation est de qualité, ce dont le livre, si soigneusement illustré soit-il, ne saurait rendre tout à fait compte. Le départ nous ramène loin en arrière, en 1840, à travers les oeuvres de Légaré, Plamondon et des portraitistes-peintres Roy-Audy et Hamel, sans oublier les Krieghoff et Julien qui suivront. Dans un texte un peu, beaucoup, expéditif et poussant une occasionnelle pointe d'humour, la pièce nous transporte au tournant du siècle, au son de la musique de 1900. La dame au manteau noir de Morrice vient dire son fait au traditionaliste Dyonnet. C'est l'éternelle querelle des anciens et des modernes. Il est bien risible ce pauvre Dyonnet qui ose traiter Van Gogh de malade mental. Enfin! Heureusement le bon gardien veille au grain...

Vient l'ère des modernes, façon de dire! Clarence Gagnon, Suzor-Côté et Ozias Leduc signent le quatrième tableau. Comme il se doit, Fortin et Hébert ne

sont pas loin. Les automatistes suivent. Lyman et Borduas proposent les nouveaux courants de pensée. Pellan se joint à leur discussion avant que ne paraisse Riopelle. Pareil survol diachronique ne saurait s'achever sans faire place aux plasticiens. Tousignant et Molinari ouvrent le tableau final. Lemieux y fait une incursion différente. Réapparaît Borduas pour le mot de la fin, en chanson.

Thèmes et formes se succèdent à travers le langage des marionnettes de l'Avant-Pays. L'initiation à la peinture est réussie. Ceux qui ont vu la représentation savent bien que le rythme est un peu lent et répétitif. Cela dit, le voyage pictural constitue une aventure esthétique et éducative intéressante tant pour l'Avant-Pays (la réalisation plastique des marionnettes elles-mêmes n'était pas chose facile) que pour les spectateurs.

Un mot du cahier d'exploration qui accompagne les publications de la collection « Jeunes Publics » dirigée par Hélène Beauchamp. Après les coordonnées de la production, celui-ci nous offre un court texte de chacun des principaux artisans (auteurs, metteur en scène, etc.). Chaque écrit est un peu court, mais l'ensemble demeure valable. Ce n'est cependant pas le cahier le plus étoffé que la collection nous ait donné à lire depuis ses débuts.

adrien gruslin

« la contrebandière »

Pièce d'Antonine Maillet, coll. « Théâtre » n° 95, Montréal, Leméac, 1981, 179 p.

Le rideau se lève. Sarah Bidoche, au milieu d'une scène vide, échappe ses cartes. Fatalité, geste manqué, amnésie? Émergent, à cet appel du destin, transis, quelque part sur les bords d'un océan Atlantique oublié, un simple d'esprit déguisé en joker, un as, les fers aux pieds, des valets, des dames et des rois, en croupe sur un gigantesque homard, cour symbolique invitée à claquer des dents et à opiner du bonnet à cette joyeuse et grotesque comédie de moeurs acadiennes.

Pendant les années trente en pays d'Acadie, s'affrontent en mer et dans un village côtier les clans des *bootleggers* et des pêcheurs qui se livrent respectivement à la contrebande et au braconnage. Cacher les cruches de rhum dans les trappes à homards, pêcher illégalement le saumon, se liguer contre le nouveau « connestable » et défier ouvertement la loi sont autant de divertissements pour ces villageois matois, rusés et bavards. Se distingue parmi les contrebandiers Mariaagélas, pucelle au tempérament fougueux des Gélas: « Trois ou quatre générations de Gélas m'avont appris à me défendre... contre les gros, contre les boss, contre la loi... » (p. 34). Assujettie à la loi du père et à sa généalogie, la petite-fille de Gélas, après maintes expéditions en mer et autant de fredaines chez elle, ne tarde guère cependant à tomber sous le charme du jeune « connestable » Ferdinand. Ici, la cartomancienne brouille à nouveau les cartes. Ferdinand, notre héros intrépide, se mesure aux pièges que lui tendent braconniers et *bootleggers* et Mariaagélas ne lui cédera complètement que lorsqu'il aura transmis à tous l'heureuse